

Autobiographies et construction de l'espace vécu. Témoignages de deux villageois du XVIIIème siècle, l'un suisse, l'autre français

Jean-Luc Piveteau est professeur de géographie (Université de Fribourg, Suisse).

Mon premier contact avec Uli Bräker remonte aux années quatre-vingt. On venait de rééditer ses « Mémoires » [1] qui avaient été publiés pour la première fois en 1787, deux cents ans auparavant.

Ce texte ressortissait, de prime abord, à la compétence des historiens. Mais il était une chance, également, pour les géographes. Il leur apportait un témoignage, d'autant plus intéressant qu'il était indirect et involontaire, sur la perception de l'espace et la relation au territoire d'un habitant très ordinaire de l'Est de la Suisse. Et j'ai vu là une pièce de plus à verser au dossier d'une interrogation personnelle récurrente ; y a-t-il, de l'Antiquité à nos jours, des constantes dans les relations que les habitants entretiennent avec l'espace, dans leurs sentiments d'appartenance, dans leurs sentiments d'appropriation ?

J'ai fait, depuis, connaissance, grâce aux livres à la fois savoureux et savants d'Anne Fillon, avec un villageois du Haut-Maine à peu près contemporain d'Uli Bräker, tisserand-paysan lui aussi, et qui comme lui avait écrit ses mémoires : Louis Simon [2].

A première vue les différences apparaissaient marquées entre les deux personnages. L'écart d'âge - naissance Bräker en 1735 et naissance de Simon en 1741 - peut certes être négligé. Mais la distance qui les sépare, 700 km, et leurs milieux de vie respectifs, eux, ne le doivent pas : ici Préalpes saint-galloises confinant à l'Autriche, là plaines de l'ouest français. Société extrêmement décentralisée, conformément à l'esprit helvétique d'un côté, de l'autre une monarchie de plus en plus centralisante. La culture et la langue allemande pour l'un, le contexte français pour l'autre. Religion ? UB [3] est un protestant du Toggenbourg - terre d'origine de Zwingli. Et il appartient en particulier à un groupe piétiste : une petite communauté de paysans rigoristes qui tiennent des réunions dans la ferveur de la prière, de l'interprétation des textes bibliques et de la discussion morale. LS vit, lui, un catholicisme à la fois traditionnel bien que sensible à l'insolite, convaincu et ouvert.

Ils ont, l'un et l'autre, face au monde qui les entoure, des réactions opposées. UB est un émotif, frappé par la beauté des paysages, amoureux de la nature. Après une promenade en montagne : « *Comment exprimer, se souvient-il, ce que je ressentais alors ? Les mots me manquent. Instant exquis suspend ton cours ...* ». Bref, une âme sensible, une sorte de Huron naïf, globalement vertueux comme se devaient de l'être les hommes vivant à l'écart des villes. Louis Simon, quant à lui, ne réagit pas au pittoresque : « Quand il voyage, la nature de l'inspire pas » note Anne Fillon . A la différence d'Uli Bräker qui avait été ébloui par Strasbourg et était resté médusé devant Berlin, Louis Simon ne retient de Paris que les vendanges auxquelles il a participé, les reliques et les sanctuaires réputés lieux de miracles qu'il a visités. Au cours de son tour de France d'étaminier curieux de technique, il note les

noms des villes-étapes de la façon la plus laconique. Et la grande mutation paysagère du sud du Maine dont il est contemporain (celle qui, par la main de l'homme, voit se substituer aux espaces de landes la forêt de pins sylvestres) ne lui inspire qu'un jugement marchand : « *C'est un grand bonheur que le sapin se soit multiplié dans ce pays, car sans cela le bois serait d'une cherté extrême* ».

Ils ont connu, enfin, l'un et l'autre, des conditions de vie conjugales opposées, conséquences, mais causes aussi, de relations différentes avec leur environnement social et territorial. UB a agacé souvent sa femme, mais il a dû essayer quotidiennement son humeur difficile. Elle était, écrit-il « *un sergent en jupon* », elle avait « *une voix de stentor à faire vibrer les murs* », et « *elle pouvait prier - nous raconte-t-il - et tout à coup me donner une gifle au milieu de la prière pour m'enlever toute velléité d'exaltation bigote* ».

A l'inverse, LS vécut, lui, quarante ans de paix du ménage. Et de bonheur. « *Ma femme m'aimait et me respectait - rappelle-t-il à la fin de sa vie - autant que Sarah respectait son mari Abraham qu'elle appelait son Seigneur* ».

A l'analyse, pourtant, les deux témoignages d'UB et de LS convergent étonnamment. Ils sont en effet, l'un et l'autre, représentatifs de la paysannerie de l'Europe de l'Ouest - celle d'avant la révolution industrielle. Et au sein de cette population, ils sont des témoins d'un groupe numériquement très réduit, mais particulièrement intéressant, celui de la population paysanne alphabétisée. Enfin, minorité au sein de cette minorité, nos deux villageois appartiennent au peloton des « lisants-écrivains », ces hommes qui jouèrent à la fois un rôle de levier au sein de leur milieu ambiant, et de jonction avec la petite bourgeoisie.

Trois points m'ont frappé, dans la relation qu'ils ont entretenue avec le territoire : l'alphabétisation, le métier à tisser, la religion - le rôle joué par l'écriture ; l'impact en particulier du coton ; l'incidence du christianisme.

A. L'écriture participe à leur prise de conscience territoriale. Pour l'un comme pour l'autre.

S'ils sont de la même génération, il y a 25 ans d'écart en revanche dans la rédaction des deux mémoires : 1785 pour Bräker, 1810 ... pour Simon. Cela n'affaiblit pas, en ce qui touche à l'essentiel, la démarche comparative portant sur les textes. Car quand, à peine quelques années après UB, à la fin des années 1780, LS aurait sans doute voulu, lui aussi, la cinquantaine atteinte, s'installer dans un rôle de patriarche relisant son passé et rédigeant ses souvenirs, la France entière entre dans la phase de turbulences politiques, religieuses, économiques - et fratricides, de la période révolutionnaire. Il remet donc cela à plus tard.

Mais en 1810, apparemment encore secoué par tout ce qu'il vient de vivre, notre Mainiot tient, avant toute chose, à se remémorer les cinq décennies 1740-1789.

L'un et l'autre texte porte donc sur la même période. Ils veulent raconter leurs années les plus vivantes, et d'abord, au cœur de celles-ci, ces moments de tendresse émerveillée qu'ils ont vécus autour de leurs vingt ans (sur les 98 pages de son manuscrit LS en consacre plus du tiers à l'épisode fort de sa vie sentimentale, et UB presque autant).

UB et LS sont de petites gens.

L'un et l'autre sont des tisserands-paysans. UB a combiné tout au long de son existence, travail de la terre ou élevage, travail du bois, fabrication du salpêtre et surtout travail du coton. Au soir de sa vie il constate « *je n'ai pour toute fortune qu'une maisonnette, un jardin, et mon tissage* ».

LS a considéré le tissage des étamines comme « *un métier pour la vie* ». Il n'en loua pas moins un bordage de 5 journaux (2 ha). Ses filles aînées gardaient les deux vaches. Sa femme

« allait à l'herbe pour les nourrir dans l'étable mais elle faisait également les trames » de son mari. « Nous n'avions point de servante ».

Ils vivent l'un et l'autre, Uli et Louis, la grande précarité des catégories modestes de la société paysanne.

Ils oscillent entre « défection » et « protestation », je veux dire entre découragement, désarroi, voire à certaines heures désespérance suicidaire - et, à l'inverse, énergie, voire crânerie face aux forces contraires.

Ce sont toujours les mêmes drames auxquels ils se confrontent : sur l'échelle d'Ezéchiel, repère pour UB, les « quatre fléaux » : famine et ses séquelles (la gangrène de l'endettement) ; la peste (les maladies) ; la guerre (UB, lui, a été la chercher comme mercenaire, en Allemagne ; elle est venue, chez LS, sous la forme du terrorisme des Chouans) et enfin « les bêtes sauvages » (c'est-à-dire, nous explique Bräker, « le cur adultère »).

La natalité est élevée (ils ont eu l'un et l'autre 7 enfants). La mort reste toujours en coulisse. Elle hypothèque tout projet : témoin ce court dialogue, dans la chambre nuptiale, le soir de leur mariage, entre Louis Simon et sa jeune femme : « *Après les divertissements (avec les invités et la famille) chacun se retira et ma chère amie (sa jeune épouse) me dit quand nous fûmes (enfin) seuls dans notre chambre : « Hélas mon ami, si cela durait seulement toujours. Mais non, ça finira un jour, il faudra se séparer, la mort nous l'ordonnera et peut-être malheureusement bientôt, car on m'a fait entendre que je serai veuve en peu de temps !... ».* « *Ho ! je lui dis, ma chère amie, il faut écouter le monde, mais il ne faut pas croire tout ce qu'il dit ! C'est peut-être vous qui partirez la première ... »* »

UB et LS appartiennent à une fraction très réduite du monde rural, celle qui se remarque par sa promotion culturelle : la « sanior pars »

Ils font partie l'un et l'autre du petit nombre des habitants des campagnes à être alphabétisés. Ils furent d'abord des enfants doués, avides d'apprendre. Mais ils eurent également des pères qui savaient eux-mêmes lire et qui éprouvaient le besoin profond de transmettre. La première et principale école d'Uli et de Louis fut la maison familiale. Ils sont donc des représentants par excellence de ce que P. Chaunu appelle d'une formule un peu longue (il a, j'espère, souri en l'écrivant) : « l'alphabétisation patrimoniale paysanne en milieu rural de transmission dominante orale ».

Ils connurent vite la fascination croissante de l'écrit, le culte et la passion du livre, et la chance, qui ne devait pas être fréquente, d'accéder à des ouvrages religieux, romanesques et savants. Ils s'initièrent à un élargissement, même s'il fut désordonné, de leurs horizons historiques, et ils découvrirent une variété de lieux du monde qu'ils ne soupçonnaient pas. Les bénéfices de cette promotion intellectuelle furent ambigus. Ils représentaient l'accès au monde du savoir, avec ses dimensions culturelles entrevues, en même temps qu'un risque de fracture sociale interne au monde paysan. Cette dernière prit, pour UB surtout, la forme d'une ségrégation. Il se fit « *regarder de travers par ses voisins, ses vieux amis et connaissances* » et il déclencha chez sa femme une colère chronique. Pour Louis Simon ce fut un écartèlement entre le mode de vie qu'il aurait aimé conserver et les responsabilités flatteuses mais peu gratifiantes que lui valurent dès avant les années 80 (et plus encore au moment de la Révolution) le fait de se trouver dans son village « *le seul qui savait écrire et qui entendit un peu les affaires* ».

A la jonction des « deux cultures », celle des « oraux » et celle des « lisants-écrivains », nos mémorialistes vécurent, chacun de son côté, une cohabitation sociale par moment difficile. Ils n'en furent pas moins des chevilles ouvrières d'une compréhension réciproque d'espaces ruraux et de pôles urbains.

Chez deux lisants-écrivains qui éprouvent le besoin d'écrire leurs mémoires, se raconter répond à quatre motivations plus ou moins conscientes.

Rompre l'isolement. L'isolement chez LS, tient à des causes naturelles. La majorité de ses contemporains sont morts au moment, tardif, où il rédige ses mémoires. Chez UB, écrire procède de sa marginalisation : « *Comme je ne pouvais parler de ma solitude à âme qui vive, écrire devint mon seul luxe* ».

Ensuite, écrire permet le rappel des temps forts qui auraient mérité de se déployer. « La littérature, a noté un jour Pessoa, est la preuve que la vie ne suffit pas ». Nos deux mémorialistes auraient souscrit à cette remarque.

Mais écrire est aussi un moyen d'être reconnu par les autres : « *Je décidai - raconte UB - d'écrire un petit livre qui serait le salut et la consolation, sinon du Toggenbourg, du moins de mon village* ». Plus encore pourtant qu'une aspiration à la notoriété, c'est une préoccupation missionnaire qu'il exprime là, d'abord. Il l'explicite plus loin : « *Il me venait parfois que j'étais appelé à parcourir le monde et à prêcher la repentance* ».

Enfin, et surtout, l'écriture est pour nos deux mémorialistes l'expression la plus poussée du processus, développé par P. Ricoeur, de « l'identité narrative » : « Nous devenons ce que nous racontons de nous-mêmes ». La page confidente aide à faire le point sur soi. « Ce que vivait Nicolas, écrit Pierre Testud, l'éditeur du roman de Rétif de la Bretonne (Nicolas a le même âge que nos deux villageois), ne devenait pleinement réel que par l'élaboration de l'écriture. Son sentiment d'existence était lié à l'inscription ». La remarque vaut pour Louis autant que pour Uli. A se raconter on s'identifie.

Mais nous devons faire ici un pas de plus : il est au cœur de cet article, il est le nerf de ce texte.

Personne ne peut parler de soi, dire ce dont il se souvient et ce qu'il a en projet, sans se situer : sans évoquer cet environnement au sens large (naturel et social) dont il reçoit des empreintes et sur lequel il laisse des marques. Instrument activé de l'identité narrative, le récit autobiographique - que les indications qu'il livre fussent furtives, décousues, dispersées - devient pourvoyeur de savoir géographique. Et pour celui qui se raconte, et pour ceux qui le liront.

B. La sensibilité territoriale d'UB et de LS se focalise autour de trois échelles spatiales. Et si l'introduction du tissage du coton joue là un rôle insolite, elle n'est pas, évidemment, le seul facteur d'évolution de leur perception.

A un niveau planétaire, référence est faite aux terres situées au-delà de l'Atlantique, à cette côte qui s'étend « *de la Caroline à Terre-Neuve* », pour UB, aux « *Iles* » des Caraïbes, pour LS. Les récits d'explorateurs, ceux véhiculés par les almanachs, les petits livres de la littérature bleue, parfois même des prospectus vantant l'émigration, (« *Je me souviens, dit Uli, avoir trouvé, traînant sur la table, une feuille imprimée vantant ces contrées lointaines* ») échauffaient l'imagination. « *Je me mettais à chevaucher des chimères, rappelle-t-il encore, mon esprit flottait dans un autre monde et se forgeait des royaumes utopiques* ».

Ni Uli, ni Louis ne franchirent jamais les mers, mais ils accomplirent l'un et l'autre un grand périple. Bräker traversa l'Allemagne du sud au nord pour aller s'engager, le temps d'une campagne, dans l'armée du roi de Prusse. Il parcourut 1800 km. Simon, lui, amorça comme simple artisan un Tour de France. Il s'en fut, un été, jusqu'à Arras, via Angers, Nantes et Saint Brieux, en quête d'embauche. Il parcourut 1300 km. (fig. 1)

De ces expériences existentielles fortes et brèves, ils tirèrent une leçon territoriale fondamentale : celle du regard sur les autres, et celle du regard des autres sur soi. Bräker comprit que le Toggenbourg n'était une référence que pour lui-même et qu'on l'identifiait

prioritairement comme suisse. Il partagea un poignant sentiment de « Heimweh » à connotation nationale, avec deux autres engagés originaires de cantons voisins, malades eux aussi de l'exil. Sur le chemin de retour, dès le franchissement du Rhin, il s'agenouilla et embrassa le sol helvétique.

Louis Simon fit l'expérience d'une prise de conscience similaire quand il comprit, entre Amiens et Arras, que sa qualité d'artisan venu du Maine lui valait une estime professionnelle avérée et, simultanément, qu'on ne souhaitait pas le voir s'installer en Artois, non plus qu'en Picardie. C'est bien le regard de l'autre qui nous inscrit dans notre territoire.

A la vérité, plus que les grands déplacements, ce sont les rythmes du quotidien qui ouvrent des perspectives environnementales novatrices.

L'influence de la ville sur les campagnes s'étend, multiforme. LS en fournit des indices. « *La mode des bagues, boucles de souliers et mouchoirs de cou ... étaient - dit-il - dans le nouveau goût* ». Lequel de toute évidence vient du monde urbain. Quant à lui personnellement, c'est bien le style bourgeois qui l'a gagné au moment de sa demande en mariage. « *Nous fûmes, raconte-t-il, Nanon et moi à Malicorne voir les deux oncles et la tante. Au dessert du dîner l'on m'annonça, puis je dis « Messieurs, je suis venu pour vous prier d'avoir pour agréable que j'aie l'honneur d'entrer dans votre famille* ».

Symétriquement, c'est-à-dire vues depuis les villages, les solidarités territoriales s'élargissent. UB mentionne, quand il évoque les années 1750/60, qu'il était amené à « *se déplacer aux quatre coins du pays* (pour les besoins de son commerce de fil et de toiles), *rencontrant toutes sortes de gens, découvrant une société nouvelle et des régions inconnues* ». De son côté, LS note pour sa part le désenclavement de la Fontaine Saint Martin. Il rappelle qu'il a vu « *aligner la grande route de Le Mans à La Flèche à travers champs, prés et landes* » et reconnaît que : « *Les grandes routes nous ont facilité le commerce et nous ont procuré des marchandises étrangères, attendu que les transports n'étaient plus aussi chers* ». Cette ouverture à des échelles spatiales redimensionnées doit évidemment beaucoup au succès du coton dans l'artisanat des tissages. Si le silence qu'observe Louis Simon sur ses activités d'étaminier ne signifie pas pour autant qu'il ait substitué, lui, le travail du coton (qu'il avait pourtant pratiqué lors de son passage à Nantes) à celui de la laine, il n'en reste pas moins que notre tisserand porte témoignage pour sa région de l'étonnante propagation des cotonnades dans le monde paysan. Il note : « *Les dames les plus riches s'en paraient d'abord, puis les femmes du commun, enfin les domestiques, et, ajoute-t-il surpris ou admiratif, même les pauvres* ». La mue vestimentaire signait une mue économique d'ampleur. L'industrie cotonnière gagnait le Maine [4] comme elle avait investi le Toggenbourg. Le perçu, le vécu, le conçu se modifiaient. Les cartes mentales bougeaient.

L'espace micro-régional se structure le long d'un axe, la vallée de la Thur pour UB, la route royale du Mans à Angers pour LS. Echanges, services, fêtes s'effectuent dans un périmètre d'une trentaine de kilomètres autour de son village pour le premier, dans une vingtaine de localités autour du sien pour le second.

En dépit de ces analogies de fonctionnement et d'emprise, l'identité territoriale du Toggenbourg l'emporte de loin sur celle du pays fléchois. Certes, le souvenir très amer qu'a laissé à LS l'épisode de la corvée routière peut expliquer la faible image de l'espace traversé - puisqu' « *il ruina le peuple* » et fut un exemple d'inégalité mal supporté. Mais une raison plus fondamentale est d'ordre topographique. Autour de La Fontaine Saint Martin le paysage est aimable mais sans grands repères visuels. A l'inverse, la lisibilité du Toggenbourg ne peut échapper à quiconque, et elle comble UB de bonheur. Il nous parle de cette « *charmante vallée, qu'on met douze heures à parcourir, ... qui s'étire en arc du SE au NW, entourée de montagnes fertiles* ».

La personnalité du Toggenbourg a, en plus, des fondements historiques. Terrain de longues rivalités religieuses désormais surmontées, il a acquis finalement, dès le milieu du XVIIIème siècle, ces trois caractéristiques d'un lieu de mémoire fort, tel que le définissait, un jour, à propos de la Tour Eiffel, Régis Debray : un monument-forme, un monument-message et un monument-trace.

Des composantes plus étroitement personnelles, enfin, interviennent. Chroniquement mal à l'aise dans son ménage et regardé de haut par les gens de Wattwil, UB reporte son besoin d'affectivité à l'échelon spatial supérieur au local. LS, grand casanier, vivant en bonne intelligence avec le village - « *J'allais jouer du violon aux veillées du dimanche ou pour faire danser la jeunesse...* » -, et conservant, à l'inverse, des souvenirs humiliants accrochés à la route de La Flèche, n'a pas de raison d'idéaliser une portion méridionale du Haut-Maine.

C'est à l'échelon tout à fait local - celui du village et celui de la ferme paysanne - que se produit un phénomène de surinvestissement spatial étonnant, combinant pour l'essentiel un fait de conjoncture, technique, et un fait de structure, social. Le fait de structure, c'est l'institution matrimoniale, le mariage, stabilisateur et commutateur environnemental puissant. Le fait de conjoncture, c'est l'irruption et la diffusion étonnamment rapide du tissage du coton dans les campagnes.

Non pas « la », mais bien « une grande affaire de leur vie » pour nos deux mémorialistes fut leur mariage.

Certes le mariage est vulnérable, à la différence du veuvage qui lui se répare. Mais le mariage implante : il évite par exemple l'enrôlement forcé (Louis s'en souvient) et fixe au sol ceux qui deviennent pères, ou ceux qui aspirent à le devenir. Et quand de leur côté, celles qui furent des jeunes filles sages mais délurées deviennent des épouses fidèles mais femmes de tête, ce qui fut le cas à Wattwil comme à La Fontaine Saint Martin, un premier niveau fort d'implantation se produit. La promesse d'UB ne lui avait-elle pas dit : « *De ma vie, je n'épouserai pas un homme qui n'aura pas sa maison* » ? Dans les six mois qui suivirent, le postulant lui en construisit une.

L'essor du travail à domicile (filature et tissage - lin et laine en déclin, mais coton triomphant) est, quant à lui, on le sait, un trait caractéristique du phénomène de proto-industrialisation au XVIIIème siècle. Il conduit à une concentration très forte, à l'échelle locale, d'énergie humaine et d'esprit d'entreprise.

La fièvre entrepreneuriale fut certes partagée entre villes et campagnes. Et certes encore ce furent les marchands-fabricants des villes qui régulèrent la production et qui en tirèrent les plus gros profits. Mais le monde paysan découvrit dans la nouvelle application de l'économie de marché un complément précieux voire parfois substantiel à son économie de subsistance traditionnelle reposant sur la polyculture et le petit élevage. Une formulation d'UB dit en quelques mots la hantise qui précéda cette innovation socio-économique et l'aubaine qu'elle constitua. Quand il déclare : « *Je n'ai pour toute fortune qu'une maisonnette et un jardin, une femme, quatre enfants, six bouches à nourrir, et une douzaine de bras pour travailler...* », il exprime de façon condensée sa demande et son offre. Et il enchaîne aussitôt : « *Mon entreprise de tissage m'est devenue plus chère d'année en année...* ». Ce supplément d'emploi à domicile - une forme anticipée de télétravail - pouvait, en les confinant, décourager de jeunes adultes et les pousser à émigrer : ce fut, un temps, le cas d'UB lui-même. Mais il resserra surtout les solidarités. Uli a bien vécu, finalement, les soirées actives qu'il passait à tisser avec ses frères, tandis que ses sœurs filaient et que son père « *lisait, nous dit-il, les passages les plus édifiants d'ouvrages piétistes* ». Et il était soucieux, ce père, d'expliquer les phrases qu'il trouvait obscures. « *Ses explications - se souvient Uli - n'étaient pas toujours claires* ». Humour et tendresse.

Quand, atteignant la cinquantaine, UB jette un coup d'œil en arrière, il conclut clairement à la consolidation de son ancrage territorial. Pour s'en réjouir sans équivoque. Il rend grâce pour « *son petit chalet* », pour « *le petit lopin de terre qui (le) remplit de bonheur : il me donne en suffisance herbe, chou et pois, et tout ce dont j'ai besoin pour ma table, et par-dessus le marché des fleurs et des roses...* ». Et il redit que ce qui est néanmoins devenu essentiel c'est son entreprise de tissage de coton. « *Elle fut le moyen qu'employa la Providence pour me tirer de la misère et me hausser à une situation tout à fait convenable...* ». Le couronnement de son existence tient alors dans ce : « *Je pense que mon fils me succèdera* ». Transmettre ; faire tige. LS se montre, quant à lui, moins proluxe. L'affirmation de son ancrage territorial suit pourtant une évolution analogue : « *Mon père me mit au métier d'étaminier ... vers l'âge de 15 ans ... Je travaillais avec lui dans la même boutique ... Ce fut un métier pour la vie* ». Il loua, peu après, quelques champs ; s'étendit et se fixa davantage encore au moment de la vente des biens du clergé. Sur le tard, passionné qu'il était devenu de retrouver les origines de sa paroisse, il termina sa vie, signe glorieux de son implantation, en exhumant le corps de Démétrius, le saint fondateur de La Fontaine Saint Martin.

A la pointe du surinvestissement territorial à l'échelle locale, on trouve l'auberge. Pour le Maine comme pour le Toggenbourg. « Espace intermédiaire » entre ce qui est privé et ce qui est public, l'auberge a joué pour Louis comme pour Uli le rôle d'un « lieu de maximisation de l'interaction sociale ». Souvent terrain neutre de la rencontre amoureuse, lieu de retrouvailles entre compères, lieu d'information (le père de Louis Simon y cherchait le contact avec les « jeunes gens, les compagnons, et les étrangers, parce qu'il aimait beaucoup s'instruire »), lieu d'embauche et de contrats l'auberge représentait un relais primordial entre monde rural et monde urbain.

Un « vécu » fort, un « perçu » partiel, intermittent, et un « conçu » probablement peu élaboré, ce pourrait être la remarque finale de ce volet consacré aux trois niveaux d'affirmation de la territorialité chez nos deux villageois. Trois niveaux simultanés d'affirmation, car il ne s'agit pas d'une évolution à somme nulle mais bien d'un win-win, d'un renforcement de « l'appropriation » et de « l'appartenance » spatiale, que cela s'applique aux grands horizons, à la petite région ou au village.

Il est probable que les associations mentales de noms de lieux, que la vie quotidienne conduisait à employer, entraînent de façon subliminale dans l'ébauche des représentations de l'espace. Il paraît raisonnable, quoi qu'il en soit, de penser que les cartes mentales que se façonnaient UB et LS ne dépassaient pas un niveau encore inchoatif, dont le style de leurs récits respectifs nous renvoie l'image.

C. Dans la perception qu'ont UB et LS de l'espace le sentiment religieux tient une place importante.

Deux faits me frappent.

D'un côté, la correspondance qu'on peut relever entre leur façon de vivre le christianisme et le modèle anthropologique des deux « grammaires ». D'autre part, la mise en cause, par la façon qu'ont UB et LS de voir les choses dans cette seconde moitié du XVIII^{ème} siècle, du thème aujourd'hui en vogue du « désenchantement du monde ».

La théorie des deux grammaires, exposée il y a trente ans par A.Moles et E.Rohmer, [5] postule que nous lisons l'espace (dans un va-et-vient alternatif très rapide selon les besoins changeants de chaque instant) à l'horizontale (c'est la « grammaire centrée », celle de l'observateur qui se prend comme point de référence), et à la verticale (c'est la « grammaire cartésienne » ou « zénitale », celle qu'on pratique quand, par exemple, on lit une carte ou quand on gère un périmètre).

LA GRAMMAIRE CENTREE s'inscrit dans « sept coquilles » territoriales emboîtées l'une dans l'autre, selon la typologie de Moles et Rohmer.

La « coquille du geste », du geste du tisserand actionnant le battant du métier.

La « coquille du regard », qui enveloppe la chambre où l'on se retrouve côte à côte, les uns tissant, les autres cardant ou filant, la « boutique » où LS travaille avec son père, la pièce à cheminée, bruisante et chaleureuse chez les Bräker, cette grande chambre, écrit Anne Fillon, « où se concentre la vie, où l'on naît, où l'on meurt, dans une chaude promiscuité ».

La « coquille de la dominance légale » : la maison, avec chez les Bräker, « *le petit jardin solidement clôturé* ».

Ensuite, l'ensemble constitué par le « voisinage » : la rue, celle où LS vivra pendant 79 ans, le village, La Fontaine St Martin versus Wattwil, les écarts proches - et les clochers voisins qu'on entend.

La petite région, le Toggenbourg, versus la zone d'influence fléchoise.

Le pays, la Suisse, la France.

Septième coquille, enfin, celle de « l'errance et du vaste monde », de l'Allemagne à la Pennsylvanie, pour UB, de l'Europe livresque, aux tentatives avortées d'engagement dans l'armée ou d'embarquement pour les « Iles » lointaines pour LS.

Or, chez nos deux mémorialistes, le sentiment religieux a amplifié vigoureusement certains niveaux.

LS met, lui, l'accent sur la quatrième coquille (le village et ses entours immédiats) : l'église et ses prêtres éclairés, le couvent et ses occasions de contact, furent incontestablement les leviers de sa promotion familiale, culturelle et civique.

UB ne donna pas toujours la même valeur à chaque coquille. Pénétré d'images bibliques, il n'a cessé de rêver de « terres promises ». Chaque cercle à tour de rôle lui a paru être celui qui lui permettrait de sortir de la misère - jusqu'au moment où, à la fin de sa vie, ce fut, entre sa chambre et la clôture d'épines de son jardin, qu'il pensa trouver le lieu du bonheur intérieur.

Lorsque, pour la première fois, dans sa 20ème année, UB part pour l'inconnu, loin de chez lui, son père lui rappelle : « *N'oublie jamais que ton Père céleste voit et entend tes pensées et tes actions secrètes où que tu sois* ». C'est exactement ce qu'en termes sécularisés Moles et Rohmer écriront un peu plus de 200 ans plus tard quand ils définiront *LA GRILLE*

« *CARTESIENNE* » (ou *ZENITALE*) : « Equivalence de principe de tout objet ou de tout être ... aux yeux d'un observateur hors jeu, hors du monde ... Il n'y a pas de centre du monde, chaque être existe indépendant ». C'est une philosophie de l'étendue, du regard porté à la verticale de chaque lieu.

UB nous est apparu précédemment marqué par la « grammaire centrée ». Mais sa conviction de la puissance de la relation directe à Dieu - en un point quelconque de l'espace terrestre - le réfère, simultanément, pleinement à la grammaire cartésienne. Et celle-ci prend même l'avantage, car la spiritualité protestante, parce qu'elle donne une préférence au temps sur l'espace, s'accommode mieux avec celle des deux approches qui n'est pas fondée, comme l'est au départ la grammaire centrée avec ses sept coquilles, sur une différenciation de l'espace. (fig.2)

LS a les mêmes raisons que UB de souscrire - en même temps qu'à la « centrée » - à la grammaire « cartésienne ». Il l'accommode, certes, un peu à sa façon en valorisant les lieux consacrés. Au cours de son grand voyage, églises, calvaires, fontaines miraculeuses furent autant de points de recueillement privilégiés. Mais à un plan plus général de bon catholique catéchisé, il s'est accoutumé à considérer l'espace comme relevant en tout point et à égalité de l'autorité de l'Eglise. Devenu, après 1790, sincère concordataire (P. Chaunu), rien quant à la démarche fondamentale ne l'a poussé à changer. Les institutions révolutionnaires imposèrent

en effet l'égalité des lieux au nom - et à l'appui - de l'égalité des hommes, affirmant pour tous la territorialité des lois à l'échelle nationale. Une certaine grammaire cartésienne républicaine s'inscrivait dans le droit fil d'une certaine grammaire chrétienne. (fig.3)

Dans le regard qu'ils portent sur l'espace de vie dont ils doivent s'accommoder - et qu'ils contribuent dans le même temps à façonner par la représentation qu'ils s'en font -, UB et LS concilient tradition et modernité.

On en prend mieux conscience quand on lit leurs témoignages à la lumière d'un autre grand modèle anthropologique actuel. Celui, performant, que défend Marcel Gauchet à travers le **thème du « désenchantement du monde »**.

C'est l'histoire qu'a vécue le monde, tout particulièrement le monde occidental depuis plusieurs siècles - et depuis le XVIIIème de façon accélérée. C'est le passage d'un régime idéologique d'hétéronomie - autrement dit de sociétés pour lesquelles la source de la loi est reconnue comme devant être à la fois antérieure, extérieure et supérieure à l'humanité donc religieuse -, à des sociétés désormais fondées sur le principe de l'auto-institution, sur l'idée que les hommes font leur histoire, et élaborent, sans préalable hérité, leurs fondements idéologiques, bref sont devenus autonomes : un « grand basculement » amorcé de longue date, mais qui s'est précipité, depuis trois cents ans, conférant un dynamisme profond aux entreprises humaines et libérant infiniment d'énergie. Les peuples, désormais, écrit MG, sont « sortis du religieux ».

Le cas d'UB et de LS apparaît, ici, particulièrement intéressant. Car c'est bien, d'une part, sur un principe d'hétéronomie qu'ils se fondent, l'un et l'autre, - c'est-à-dire sur l'idée d'antériorité d'une transcendance divine et sur celle de la transmission d'un message fondateur. Relisons l'appel pressant de LS : « *Je conseille à mes enfants de ne s'écarter jamais de la religion catholique ... parce que c'est la religion de nos pères et que ce serait leur faire injure que de ne pas suivre la religion qu'ils nous ont enseignée ...* » ; sur le même ton, UB avait demandé à ses fils et à ses filles : « *S'il vous arrive une adversité, prenez la comme venant de la main de Dieu* ». Et, d'autre part, c'est bien dans le même temps qu'ils se montrent en pleine harmonie avec l'autonomie en cours de substitution, celle-là même qui ouvre sur « l'immense légitimation de la sphère terrestre ».

L'autonomie se mesure à travers les très nombreux rebonds créatifs qu'ils ont vécus et qui ont procédé, chaque fois, chez eux, d'autant d'attitudes réactives. UB s'engage, et s'il échoue, recommence plus tard, avec d'autres produits, d'autres méthodes, d'autres et davantage de partenaires. A douze ans, il emprunte en secret à un voisin pour acheter un champ qu'il va effectivement cultiver. A vingt ans, il tente sa chance à l'aveugle en Allemagne et s'enrôle. A vingt cinq ans, il se bâtit un chalet, crée un atelier, apprend pour lui - et enseigne d'ailleurs aussitôt à ses frères - à tisser. Il tâte de la pomme de terre, s'essaye à l'élevage bovin, se lance dans le commerce régional des filés et des tissus de coton. A quarante ans, écrasé par les deuils, la maladie, une misère extrême, il prépare son départ pour l'Amérique du nord, décidé à « *trouver quelque lieu où l'industrie du coton ne soit pas encore implantée, à l'introduire ... à faire fortune ... à enseigner autour de lui le processus de fabrication, ... puis à rentrer ...* ». Il ne partira pas. Mais l'esprit entrepreneurial ne le quitte pas. Il anticipe un nouvel essor du coton, il s'agrandit, il embauche des associés dans un rayon de cinquante kilomètres, et cette fois-ci, pour de bon, décolle.

Moins disert que son aîné helvétique - et apparemment moins captivé par sa profession d'étaminier -, LS manifeste dans un autre registre, celui des services, une ambition, une ténacité, un esprit d'initiative comparables. Il gravit, dans la hiérarchie des fonctions gestionnaires de sa communauté d'habitants, la voie royale des lisants-écrivains. Il accepte des responsabilités de plus en plus lourdes et étendues (responsable voyer, collecteur d'impôt,

syndic - il assumera la rédaction des cahiers de doléances -, maire enfin, et cela, pendant la Révolution, au moment à coup sûr le plus névralgique de l'histoire de La Fontaine Saint Martin). Il aima de sympathie le Roi, il aima d'admiration la République, il éprouva une grande compassion pour l'Empereur, et se voua, et à l'âge où d'habitude on se retire, à la promotion historique de son village. A chaque fois donc, et autant finalement qu'Uli Bräker, il a su lui aussi s'adapter. Ce qui n'allait pas toujours sans mérite.

UB et LS connaissaient leurs limites, étaient scrupuleux et tenaient le péché pour le signe de leur liberté. Emouvant, Uli raconte comment ce qu'il confessa à son père « *le fit littéralement revivre* ». Pudique, Louis adopte le truchement de ses mémoires pour s'accuser d'une rancœur injuste mais toujours tenace quarante ans après la blessure. Le fait de « dire » sous quelque forme que ce soit - et donc de « faire advenir » - a une vertu de catharsis. « Voir clair en soi façonna les mentalités occidentales » (J. Delumeau). L'aveu sous-tend le rebond. Et le rebond s'accompagne, toujours, sous une forme ou sous une autre, d'une relation nouvelle et dynamique, directe ou indirecte, avec l'espace où opère celui qui en est l'acteur.

C'est donc sans états d'âme que Bräker et Simon vivent le strabisme de leur double référence, cumulée, à « l'hétéronomie » et à « l'autonomie ».

J'aimerais, en conclusion, tenter de dégager (de manière malheureusement plus que cursive) ce qui aujourd'hui, quant à la territorialité, nous situe dans la continuité des hommes d'avant la révolution industrielle et urbaine, et ce qui nous en sépare.

Nous nous retrouvons toujours « en phase » avec nos deux mémorialistes sur le grand processus de l'« identité narrative » ; sur le caractère pluriscale de nos cartes mentales ; sur l'expérience quotidienne d'une « double grammaire ». En revanche, nous nous distinguons d'eux - parce que le monde a changé, parce que notre regard sur le monde a changé - quand nous prenons conscience de l'hypercomplexité, des temporalités multiples, et de l'importance sécularisée de nos relations au sol.

Mais j'aimerais dire, aussi, ma conviction que le recours à un document largement subjectif n'est pas nécessairement le contraire d'une contribution rigoureuse. A faire des détours semblables à celui, double, qui a été effectué ici pour tenter de répondre à la question : « Comment la perception de l'espace se construisait-elle au XVIIIème siècle ... », les géographes ne peuvent qu'être rendus attentifs, une fois de plus, au poids de l'immatériel (ce qui n'a pas de support matériel direct) et à celui du symbolique (ce qui échappe pour partie à la rationalité scientifique) dans l'approche de la territorialité. Sans compter, évidemment, qu'une telle confrontation ajoute, en prime, une note sur des différences spatiales de mentalités.

Jean-Luc Piveteau

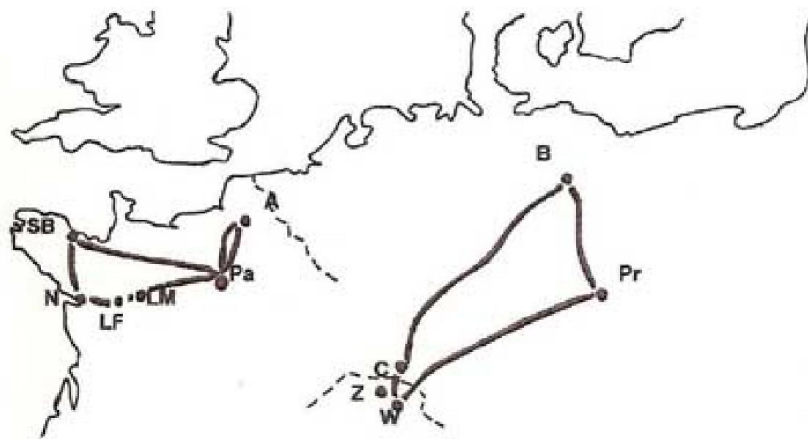


Fig. 1. Itinéraires d'Uli Braeker à travers la Suisse et l'Allemagne (1756) et de Louis Simon à travers la France (1763).

LF : La Fontaine St Martin
N : Nantes
SB : Saint Brioux
Pa : Paris
A : Arras
LM : Le Mans

W : Wattwil (*Z* : Zürich)
C : Constance
B : Berlin
Pr : Prague

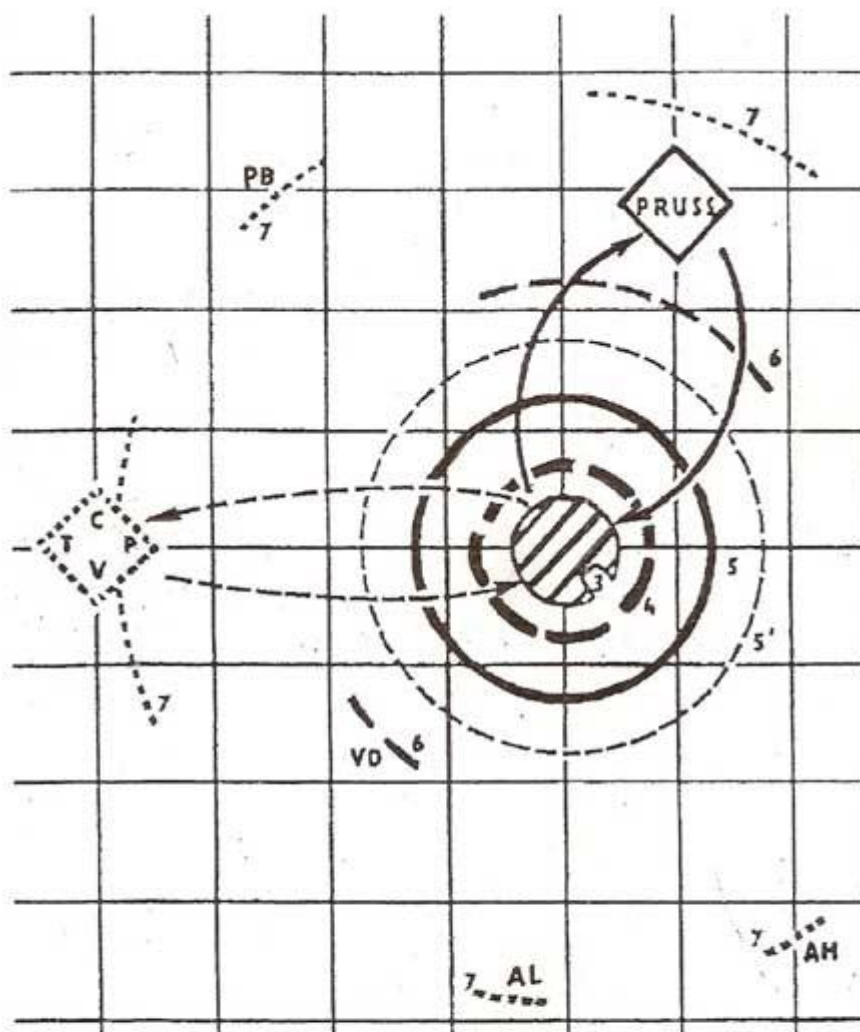


Fig. 2. La « double grammaire » territoriale d'Uli Braeeker.

- Le *carroyage* représente la grammaire « cartésienne » (zénitale).
- Les 7 cercles correspondent aux 7 « coquilles » emboîtées selon l'approche « centrée » sur le sujet observant (U. Braeeker).
 (1/ niveau du geste, 2/ niveau du regard, 3/ niveau de la dominance légale, 4/ niveau du voisinage, 5/ niveau de la petite région, 6/ niveau du pays (ou de la très grande région), 7/ niveau de l'errance ou du vaste monde. - Les niveaux 1, 2 et 3, pour des raisons de clarté graphique, ont dû être confondus.

PB : Pays-Bas - C, T, P, V : Caroline, Terre Neuve, Pennsylvanie, Virginie - VD : canton de Vaud - AL : Alger - AH : Arabie Heureuse.

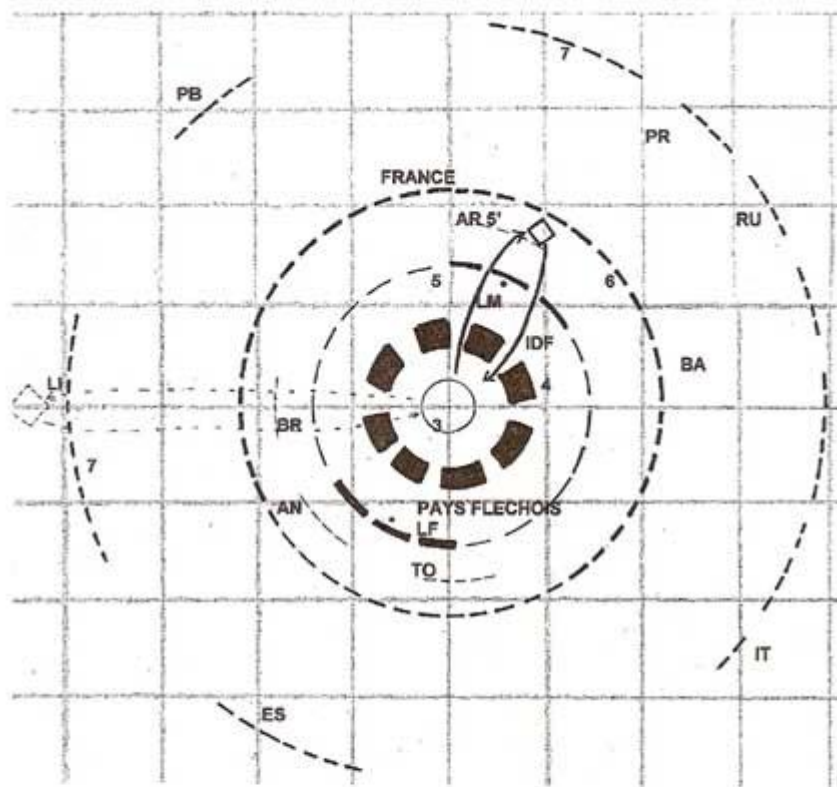


Fig. 3. La double grammaire territoriale de Louis Simon.

- Le carroyage représente la grammaire « cartésienne » (zénitale). (On remarquera qu'elle s'inscrit avec moins de force qu'elle ne le fait pour Uli Bräker).
- Les 7 cercles correspondent aux 7 « coquilles » emboîtées selon l'approche « centrée » sur le sujet observant (L. Simon).
(1/ niveau du geste, 2/ niveau du regard, 3/ niveau de la dominance légale, 4/ niveau du voisinage, 5/ niveau de la petite région, 6/ niveau du pays (ou de la très grande région), 7/ niveau de l'errance ou du vaste monde. - Les niveaux 1, 2 et 3, pour des raisons de clarté graphiques, ont dû être confondus.

PB : Pays-Bas - PR : Prusse - AR : Artois - RU : Russie - LM : Le Mans - IDF : Ile de France - BA : Bavière - LI : « Les Iles » - BR : Bretagne - AN : Anjou - LF : La Flèche - TO : Touraine - IT : Italie - ES : Espagne.

Indications bibliographiques.

ULRICH BRÄKER.

U.Bräker. *Le pauvre homme du Toggenbourg.* (Traduc. M. Dentan). Lausanne, 1986.

A.Messerli und A.Muschg (Hg). *Schreibsucht. Autobiographische, Schriften des Pietisten Ulrich Bräker (1735 - 1798).* Göttingen, 2003.

J-L.Piveteau. *La perception de l'espace en Suisse allemande, au XVIIIème siècle : le cas d'Uli Bräker.* In : *Der Mensch in der Landschaft.* Berne, 1986.

Georg Thurer. *Ulrich Bräker.* In : *Dictionnaire historique de la Suisse.* Edit. G. Attinger. Hauterive 2002.

E. Bloch. *Le principe espérance.* Paris, 1982.

A.Burguière. *Paysages et paysans. Les campagnes européennes du Xème au XXème siècle.* Paris, 1991.

P.Chaunu. *La civilisation de l'Europe des lumières.* Paris, 1971.

- R.Delort, F.Walter.** *Histoire de l'environnement européen.* Paris, 2001.
- J.Delumeau.** *L'aveu et le pardon.* Paris, 1992.
- P.Deyon.** *Fécondité et limites du modèle proto-industriel : premier bilan.* Annales E.S.C. Paris, 1952.
- J-C.Favez.** *Nouvelle Histoire de la Suisse et des Suisses.* Lausanne, 1983.
- L. de Jaucourt.** Article « Suisse » de *l'Encyclopédie, 1765.* In : Diderot, d'Alembert, une Suisse heureuse, articles de l'encyclopédie. Minizoé. Genève, 1994.
- D.Loschak.** *Espace et contrôle social.* In : Chevallier et alii, Centre, périphérie, territoire. Paris, 1978.
- J-L.Piveteau** *La perception de l'espace en Suisse romande, au XVIIIème siècle : J-J. Rousseau.* Bull. Asso. Géogr. Franç., 1981.
- J-L.Piveteau.** *Du Moyen Age à nos jours : le couplage industrie/ville.* In : J-B.Racine et C.Raffestin. Nouvelle Géographie de la Suisse et des Suisses (pp.121-145). Lausanne, 1990.
- C.Reichler, R.Ruffieux** (éds.). *Le voyage en Suisse : anthologie des voyageurs français et européens de la Renaissance au XXème Siècle.* (En particulier Deuxième partie « Du Refuge à la fin des Lumières », pp. 173 à 6/3). Paris, 1998.
- G.Sauter.** *Le paysage comme connivence.* In : Hérodote, oct. 1979.
- J.Viard.** *Protestante, la Nature ?* In : A.Cadoret (textes réunis par). Protection de la nature. Histoire et idéologie. De la nature à l'environnement. Paris, 1985.
- F.Walter.** *Perception des paysages, action sur l'espace : la Suisse au XVIIIème siècle.* Ann. E.S.C., Paris, 1984.
- F.Walter.** *Les Suisses et l'environnement, une histoire des rapports à la nature, du XVIIIème siècle à nos jours.* Genève, 1990.

LOUIS SIMON.

- A.Fillon.** *Les trois bagues aux doigts.* Pars, 1989.
- A.Fillon.** *Louis Simon, villageois de l'ancienne France.* Rennes, 1996.
- A.Fillon.** *Fruits d'écrivoire. Société et mentalités aux XVIIème et XVIIIème siècles.* Le Mans, 2000.
- P.Bois.** *Paysans de l'Ouest. Des structures économiques et sociales aux options politiques depuis l'époque révolutionnaire.* Paris, 1960 (reprint 1984).
- A.Bouton.** *Le Mans. Histoire économique et sociale, XVIIème et XVIIIème siècles.* Le Mans, 1973.
- C.Bouvet,** édit. *Aux pays de la Loire : les transports. L'eau. La route. Le rail. XVIIIème et XIXème siècles.* Nantes, s.d.
- F.Braudel, E.Labrousse.** *Histoire économique et sociale de la France.* (TII - 1660-1789). Paris, 1993.
- A.Cabantous.** *Entre fêtes et clochers. Pour un autre XVIIIème siècle.* Paris, 2002.
- P.Chaunu.** *Histoire, science sociale. La durée, l'espace et l'homme à l'époque moderne.* Paris, 1974.
- F.Dornic.** *L'industrie textile dans le Maine et ses débouchés internationaux (1615-1815).* Le Mans, 1955.
- J.Dufour.** *Agriculture et agriculteurs dans les campagnes mancelles (pp.83-133).* Le Mans, 1981.
- M. Gauchet** *Le désenchantement du monde.* Paris, 1985.
- J-P.Gutton.** *La sociabilité villageoise.* Paris, 1998.
- M.Ménard.** *Une histoire des mentalités religieuses aux XVIIème et XVIIIème siècles.* Paris, 1980.

M.Ménard et A.Duprat, édit. *Histoire, Images, Imaginaire*. Le Mans, 1998.
M.Merleau-Ponty. *L' il et l'esprit*. Paris, 1961.
A.Moles, E.Rohmer. *Psychosociologie de l'espace*. Paris, 1998.
G-M.Oury, édit. *Histoire religieuse du Maine*. Edit. C.L.D., 1978.
N.Rétif de la Bretonne. *Monsieur Nicolas*. (Edit. Pléiade). Paris, 1989.
P.Ricoeur. *Temps et récit*. Paris, 1985.

[1] Sous le titre : « Le Pauvre homme du Toggenbourg ». Lausanne 1985

[2] Anne Fillon : « Louis Simon, villageois de l'ancienne France ». Rennes, 1996.

[3] Sauf exception, j'utiliserai les abréviations UB et LS dans le corps du texte pour désigner Uli Bräker et Louis Simon.

[4] F. Dornic note : « ...Le coton, nouveau venu, gagnait partout du terrain dans l'industrie textile française. Le Bureau de charité du Mans, en le donnant à filer aux pauvres de la ville, dans les dernières années de l'Ancien Régime, consacrait en quelque sorte le rival de l'étamine. » in : L'industrie textile dans le Maine ... 1615-1815. Paris 1955, p.301.

[5] A.Moles et E.Rohmer : « La psychologie de l'espace ». 1972

© Les Cafés Géographiques - cafe-geo.net